

Saint-Martin-aux-Bois et Cologne : Aspects de la « perfection » dans l'architecture gothique vers 1250

À une époque décisive pour l'architecture gothique, vers les années 1230-1240, furent posés, surtout à Paris et à Amiens, les fondements pour le développement ultérieur international du style. La poussée de la modernisation, au double sens technique et esthétique du terme, fut énorme ; pour la première fois devinrent sensibles, de la part d'architectes différents, des écritures véritablement personnelles.

L'abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois (figs. 1-7) dans l'ancien diocèse de Beauvais trouve sa place au centre de ce contexte¹. L'église semble être de dimensions plutôt réduites. Pourtant, avec ses 27,25 m sous voûte, elle est plus haute que maintes cathédrales. On ne peut pas exclure que la terminaison occidentale, très fragmentaire et évidemment sans correspondance avec le projet initial, ait contribué à l'impression d'un monument secondaire². L'édifice présente donc un aspect fragmentaire, ce qui, malgré de nombreuses mentions admiratives dans les publications, a certainement empêché de faire reconnaître sa qualité très spécifique.

L'église montre un type basilical à trois nefs, long de cinq travées (encore existantes) avec abside vitrée en prolongement du vaisseau central et deux tours sur les collatéraux vers l'ouest (figs. 1 et 2). À côté d'autres motifs très caractéristiques, comme des ouvertures quadrilobées au lieu d'un triforium, l'église est dotée de piliers très particuliers en correspondance avec une structure murale unique³ (fig. 3). Car l'architecte anonyme de l'abbaye picarde choisit le parti très original d'abandonner complètement le noyau central du pilier. La plupart des piliers se composent donc exclusivement d'un faisceau de quatre demi-colonnes en contact direct. Ce moyen rendait possible une plus grande ouverture des arcades, fait important dans un édifice de dimensions réduites, pour que l'ouverture des baies ne soit pas trop bloquée par les piliers et colonnes engagées adossées. Les piliers sont donc d'une sveltesse extrême au profit d'une impression d'ampleur et de luminosité. Par conséquent, une colonne engagée unique, en prolongation du pilier quadrilobé, doit supporter seule tous les arcs et ogives dans le vaisseau central (figs. 3 et 4) : deux arcs formerets, deux ogives et un arc doubleau. Comme ces faisceaux de la retombée de voûte sont trop épais pour correspondre à la mince demi-colonne à leur base, il y a fallu intercaler un chapiteau à corbeille élargie, surmonté d'un tailloir à bec en étoile. Ce motif était connu par les piliers de l'église inférieure de la Sainte-Chapelle à Paris, lesquels étaient, malgré leur minceur, également tenus de supporter de très larges retombées de voûte. À Saint-Martin-aux-Bois, on trouve le même motif, de nouveau, dans les bas-côtés (fig. 5 et pl. I, 1). Les piliers adossés aux murs extérieurs ainsi que leurs correspondants sur les piliers de l'arcade sont identiques : il s'agit toujours de colonnes engagées isolées, déjà employées dans le vaisseau central et également surmontées du chapiteau en étoile pour supporter les différentes retombées de la voûte. Cela signifie que les travées des collatéraux disposent, dans chaque angle, de piliers identiques. Ce détail distingue cette architecture de la plupart des autres monuments contemporains pour lesquels furent employés régulièrement deux types différents, l'un pour

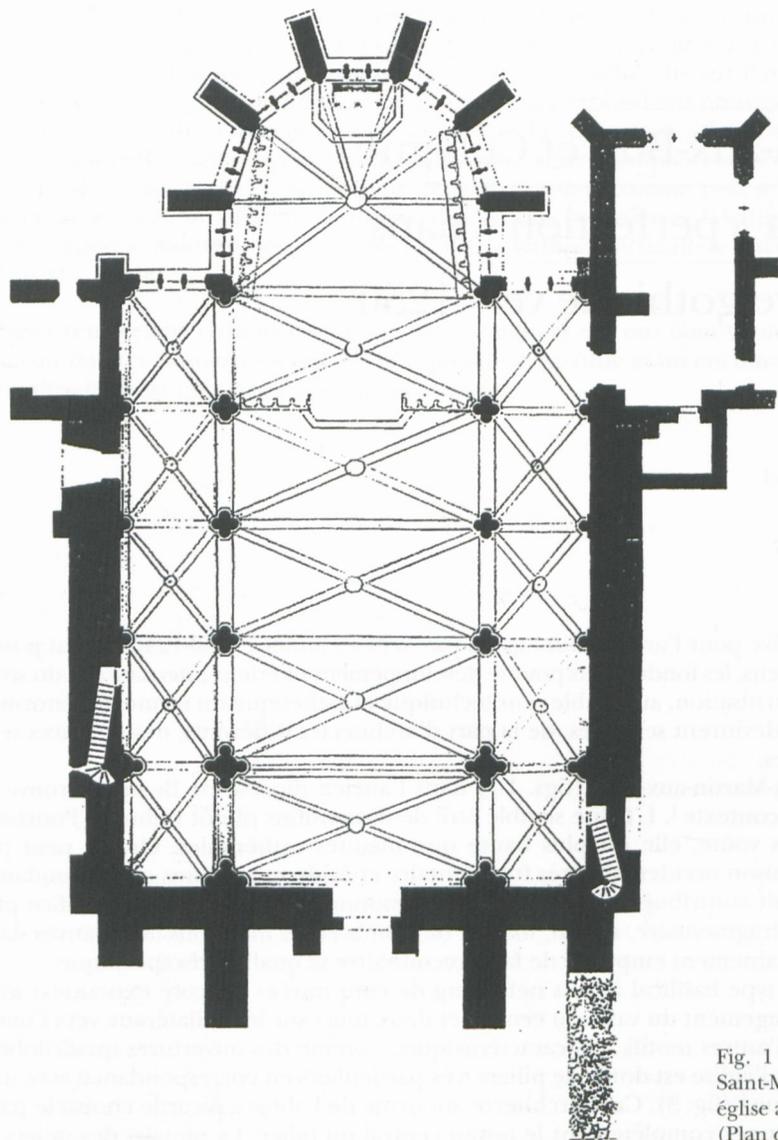


Fig. 1
 Saint-Martin-aux-Bois (Oise),
 église abbatiale.
 (Plan de l'auteur)

les piliers de l'arcade, l'autre pour les murs extérieurs des bas-côtés : des piliers cylindriques pour l'arcade, des piliers à dossier rectangulaires pour les murs.

Cette régularité fut atteinte seulement grâce à l'abandon du noyau central des piliers principaux, car un pilier cylindrique exigerait toujours en face, dans cette rigide logique architecturale, un pendant identique, donc un demi-pilier cylindrique adossé au mur extérieur, motif jusqu'alors presque inconnu. Il faudra revenir sur ce problème mais, pour l'instant, il suffit de retenir le fait que l'emploi des piliers quadrilobés résulte d'une régularité et d'une uniformité recherchées pour l'ensemble des piliers. Un tel pilier symétriquement quadrilobé, donc à quatre faces égales, pose de nouveaux problèmes structurels pour le reste de l'église : ses deux colonnes engagées, qui supportent aux côtés opposés les arcades, définissent l'épaisseur des murs supérieurs. Quand on dispose d'un pilier à noyau cylindrique et aux colonnes engagées, c'est le diamètre du noyau qui domine l'épaisseur des murs au-dessus des arcades. Les colonnes engagées ne supportent en ce cas qu'une mince partie du profil des arcades. Mais en l'absence de noyau, le mur supérieur reste dans son épaisseur restreint au diamètre des colonnes engagées qui le supportent (figs. 3 et 5). Tel est le cas à Saint-Martin-aux-Bois où le mur est par conséquent le plus mince à être utilisé de tous les édifices gothiques. Dieter Kimpel et Robert

Suckale ont bien eu raison de souligner cette particularité⁴. Le mur a seulement l'apparence d'être tellement mince car, en réalité, il est renforcé à l'extérieur de l'église par un système de murs aqueducs (fig. 2). En revanche, vu de l'intérieur, il suggère l'effet d'un mur pas plus fort que le remplage des vitraux. Par conséquent, ce remplage ne consiste qu'en pierres chanfreinées qui ressortent sans aucun intermédiaire des murs plats. L'architecte a voulu suggérer l'impression qu'une mouluration plus riche, avec les éléments toriques, habituellement appliqués, aurait été absolument impossible à cause de l'extrême faiblesse du mur. En même temps, ces fenêtres occupent la totalité de l'espace dégagé par l'arc formeret. Le fait qu'elles n'obtiennent pourtant pas dans leur partie inférieure la pleine largeur entre les piliers engagés n'est que le résultat du système structurel déjà décrit. Parce que la distance entre les colonnes engagées isolées et faibles est plus grande que celle entre les retombées des voûtes, plus fortes et plus riches, il existe aussi une différence entre le rayon de l'arc formeret, définissant la largeur des fenêtres, et la distance des colonnes engagées. Il faut comprendre que tout cela résulte logiquement du système recherché de piliers uniformes, poussé à ses conséquences ultimes, jusqu'aux moindres détails, sans rien à voir avec la nouvelle esthétique du mur⁵.

L'architecte montrait dans l'abside du même monument qu'il ne négligeait aucune occasion pour créer un espace vitré (fig. 3). Là où il n'était empêché par aucune différence d'épaisseur entre supports et retombées pour y intégrer des fenêtres aussi larges que possible, il réalisa une « cage vitrée » parfaite. Pourtant il est utile de regarder les profils du remplage d'un peu plus près, car ils montrent des différences très significatives en relation avec celles de la nef (fig. 6, partie droite). Sans évoquer des modifications dans le tracé en général, il y a aussi des nuances dans la mouluration. Les profils toriques, complètement absents de la nef, sont plutôt communs dans l'abside. Cette différence n'est pas le résultat d'un changement de parti, mais la conséquence de la distinction voulue entre les différentes parties de l'église. Elle s'explique en même temps par la logique architecturale poussée à l'extrême : c'est précisément l'arc formeret qui part dans la nef au-dessus des chapiteaux des colonnes engagées et qui donne un profil



Fig. 2
Saint-Martin-aux-Bois, vue extérieure. (Photographie de l'auteur)



Fig. 3
Saint-Martin-aux-Bois,
vue de la nef et de l'abside.
(Photographie de l'auteur)

torique aux remplages des fenêtres dans l'abside⁶. Partout, dans l'architecture gothique, ces deux éléments, le formeret et le remplage, étaient regardés comme des structures séparées. En revanche, la combinaison des deux reste unique à Saint-Martin-aux-Bois. Il en résulte un amincissement des piliers dans l'abside, car il leur manque un des deux éléments, formeret ou profil torique de remplage. La comparaison entre l'abside vitrée de Saint-Martin-aux-Bois et les autres monuments contemporains rend évidente la hardiesse de l'architecte, au double sens esthétique et technique du mot.

L'architecture de Saint-Martin résulte généralement de la volonté de réduire les masses d'un bâtiment jusqu'à l'extrême. Une fois, seulement, l'architecte fut obligé de renforcer des piliers, mais sans changer de système : dans l'actuelle partie occidentale de l'église où s'élèvent deux tours jumelées au-dessus des travées des collatéraux existent de véritables piliers cantonnés à noyau cylindrique et avec colonnes engagées (fig. 1 et pl. I, 2). Ces piliers supportent les tours, dont le poids élevé est la raison d'être de ces piliers cantonnés. Le noyau central d'un pilier n'apparaît donc qu'au cas où il est indispensable pour supporter un poids supplémentaire ; il est superflu dans le cas « normal ». Selon la stricte logique architecturale qui prévaut partout, il



Fig. 4
Saint-Martin-aux-Bois, voûtes du vaisseau central. (Photographie de l'auteur)

apparaît nécessaire, dans cette partie de l'église, d'utiliser aussi sur les murs extérieurs un pilier correspondant au pilier cantonné de l'arcade. Ce pilier existe sous la forme d'un demi-pilier cantonné dont l'autre moitié « se cache » dans le mur.

Ces piliers partagés en deux nous donnent enfin la référence au contexte architectural dans lequel il nous faut situer l'église de Saint-Martin-aux-Bois. Ils se retrouvent, en effet, dans le déambulatoire de la cathédrale de Beauvais, où on les employa pour séparer les chapelles rayonnantes, au même endroit d'ailleurs où se trouvaient déjà, dans la cathédrale de Reims, des piliers cantonnés. La différence entre les piliers de Reims et ceux de Beauvais consistait dans le fait que ces piliers se terminaient à Reims par des chapiteaux, alors qu'ils se prolongeaient à Beauvais, où chapelles et déambulatoire étaient rampants, au-dessus des chapiteaux des chapelles sous la forme d'un pilier segmenté comme à Saint-Martin-aux-Bois.

L'autre élément caractéristique de la structure de Saint-Martin-aux-Bois, le pilier quadrilobé, possède aussi ses modèles en France septentrionale, par exemple à Saint-Jacques de Compiègne et à Villers-Saint-Paul. Mais ils y sont employés comme des supports isolés, plutôt décoratifs, sans être intégrés dans un véritable système architectural cohérent comme à Saint-Martin⁷. C'est donc dans cette abbaye picarde que ce type de pilier est utilisé pour la première fois comme l'élément d'une syntaxe structurelle très stricte, ainsi que les essais précédents de Beauvais avec le pilier cantonné « coupé en deux » y sont menées à la perfection.

Résumons brièvement : l'abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois est le premier édifice en France, dans lequel tous les piliers sont des variations sur un seul type. De plus, il y a un accord parfait entre piliers, murs et fenêtres, ils sont tous membres d'un système logique et conséquent. Chaque détail est développé en partant de ce système, à l'exception des détails décoratifs comme le dessin du remplage des fenêtres et les chapiteaux — mais eux aussi sont au moins en relation avec ce système. En revanche, la forme propre des chapiteaux, donc leurs corbeilles et leurs tailloirs, ainsi que les profils des remplages des fenêtres, figurent bel et bien parmi des éléments déterminés par le système.

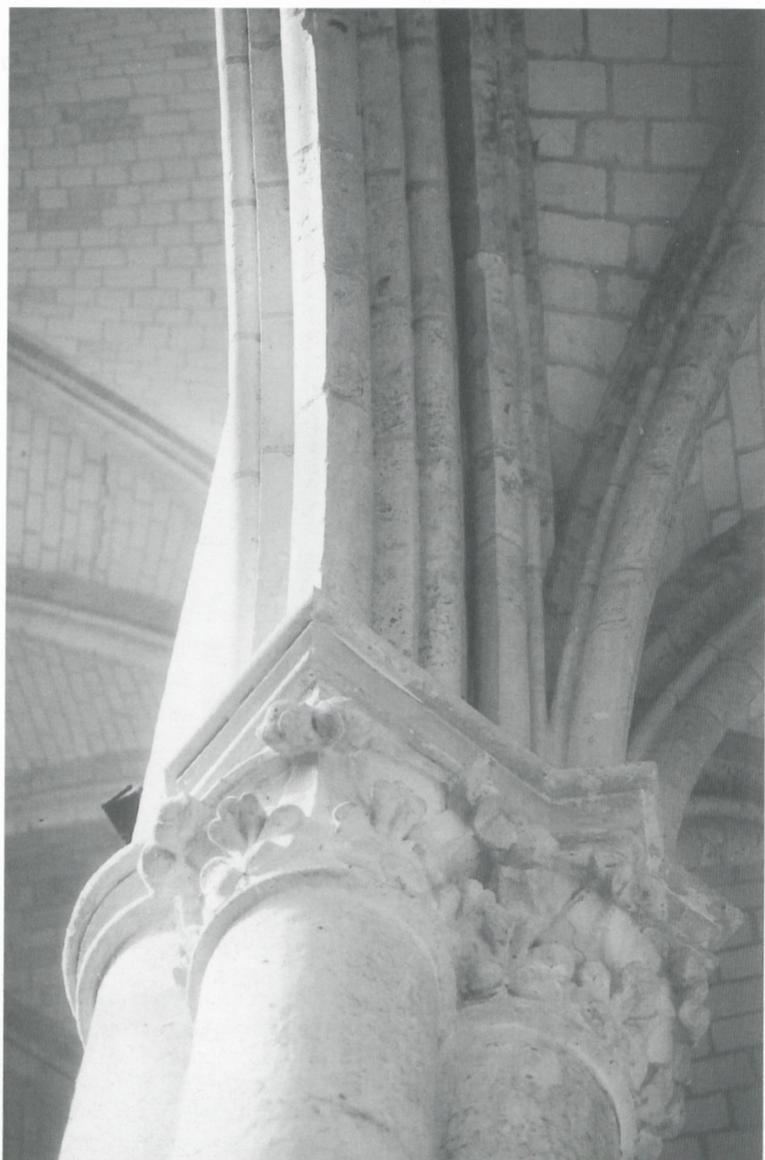


Fig. 5
 Saint-Martin-aux-Bois,
 chapiteau d'un pilier
 d'arcade.
 (Photographie de l'auteur)

Cette architecture très particulière de Saint-Martin-aux-Bois est-elle unique, comme tous les auteurs s'accordent à le dire ? Je ne le crois pas. D'abord il y avait eu les précédents mentionnés pour Saint-Martin. De plus, il existe un autre monument, conçu suivant la même logique, sans qu'il ait jamais été comparé avec Saint-Martin-aux-Bois : la cathédrale de Cologne. Selon les dates relatives au début de la construction des deux monuments, il furent commencés presque au même moment, dans la seconde moitié des années 1240⁸. Les sources d'inspiration des deux monuments sont aussi les mêmes : Saint-Denis, l'architecture parisienne, Amiens et Beauvais. M. Arnold Wolff, l'ancien architecte en chef de Cologne, expliqua dans une récente étude magistrale comment on essaya dans cette cathédrale de réaliser une sorte de synthèse des tendances jusqu'alors différentes et divergentes en France, afin d'y construire une cathédrale « idéale »⁹. Il est bien évident que cette conception était jusqu'alors inconnue en France où tous les monuments gothiques, aussi grands et pleins d'esprit artistique qu'ils fussent, restèrent toujours des solutions spécifiques et individuelles. On pourrait, en conséquence, réfléchir sur ce problème : pourquoi de tels types « idéaux », comme celui de Cologne, ne furent jamais réalisés au centre, en France, mais exclusivement à la périphérie ? Car le cas de la cathédrale rhé-

nane n'était pas isolé : on réalisa au même moment, juste de l'autre côté du royaume français, à León en Espagne, une autre cathédrale qui doit être regardée comme une synthèse des tendances auparavant différentes en France¹⁰. Mais si la synthèse espagnole s'engagea dans l'intégration de différents types d'églises prestigieuses françaises — sans oublier les détails — on éprouve, au contraire, l'impression que l'architecte de Cologne — qui perfectionna d'ailleurs le plan des églises françaises les plus récentes¹¹ — était plus enclin à résoudre les problèmes des détails auxquels travaillaient ses collègues en France. Sur ce point, la comparaison entre Saint-Martin-aux-Bois et Cologne est très éclairante. Ce regard pourrait même rendre plus évidente la complexité du discours architectonique en France aux alentours des années 1240.

Dans l'article cité, M. Wolff a bien montré que l'architecte de Cologne n'était pas satisfait de la pratique française, alors en usage, de faire correspondre les piliers cylindriques ou cantonnés de l'arcade aux piliers à dossier rectangulaires des murs dans les collatéraux. Il emprunta donc un seul type de pilier, celui à noyau cylindrique aux colonnes engagées, dans sa forme complète pour l'arcade et coupé en deux pour les murs (fig. 7). Le modèle de ce pilier se trouve sans doute au cœur de la cathédrale d'Amiens, où l'on employa, entre les collatéraux doubles, des piliers cantonnés « classiques » à quatre colonnes engagées, enrichies de minces colonnettes engagées au-dessous des ogives. Mais, à la différence de Cologne, à Amiens, on employa, pour l'arcade, des piliers cantonnés comme de coutume de quatre colonnes engagées et ne présentant pas de retombées pour les ogives des collatéraux — qui se terminent donc plus ou moins habilement au-dessus des chapiteaux. En revanche, toutes les ogives y trouvent leurs retombées sur les piliers adossés aux murs extérieurs, mais seulement par le moyen d'un pilier à dossier rectangulaire, donc d'un pilier de type différent par rapport aux autres. À Cologne on trouve une solution plus homogène : tous les piliers sont de type cylindrique, coupés en deux devant les murs et accompagnés de cinq colonnes engagées — une sous l'arc doubleau, deux sous les ogives, deux sous les arcs dossier — de forme complète entre les collatéraux et flanqués de huit colonnes engagées — quatre pour les doubleaux et quatre pour les ogives (comme à



Fig. 6
Saint-Martin-aux-Bois, supports, voûte et remplage des fenêtres dans l'abside.
(Photographie de l'auteur)

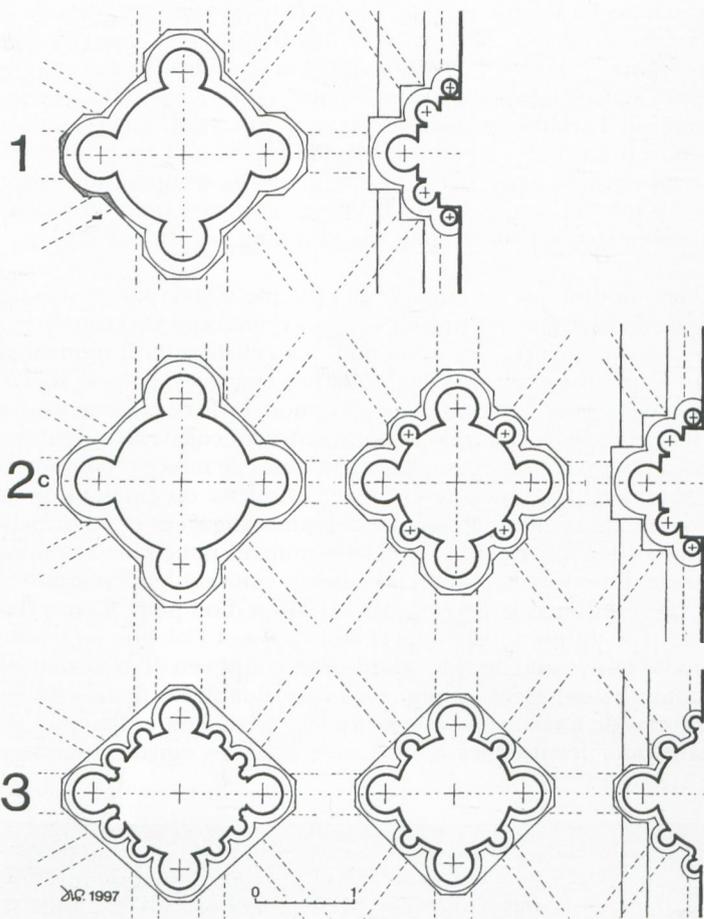


Fig. 7
 Différents types de piliers :
 1. Amiens, cathédrale, nef ;
 2. Amiens, cathédrale, chœur ;
 3. Cologne, cathédrale.
 (Dessin : Arnold Wolff,
 d'après Wolff, *op. cit.*, n° 9)

Amiens) — enfin, pour l'arcade, avec douze colonnes engagées, dont deux fois trois pour les profils des arcades, trois au front et trois au revers pour les ogives et les doubleaux.

Pour parvenir à cette régularité des formes dans les supports, il n'y avait théoriquement, selon la logique de l'architecte de Cologne, qu'une seule alternative : l'emprunt des piliers cruciformes de Saint-Denis. Les piliers aux retombées rectangulaires par rapport aux murs y retrouvent leur correspondant homogène dans les piliers de l'arcade sur plan cruciforme. Mais l'adoption de la solution dionysienne à Cologne avait certainement amené d'autres problèmes, car il était extrêmement difficile d'intégrer des piliers cruciformes dans un polygone. A cet endroit, les piliers cylindriques étaient sans doute mieux adaptés. Si l'architecte de Saint-Denis n'était pas obligé de réfléchir à ce problème, parce qu'il pouvait réutiliser au polygone les colonnes du XII^e siècle — complètement refaites cependant — cette difficulté était plutôt grande pour son collègue à Cologne, qui recherchait l'uniformité dans les supports. Comment transférer des piliers cruciformes, si parfaitement adaptés aux parties droites d'une église, aux parties arrondies ? La question restait en conséquence presque toujours ouverte. On observe donc, dans la plupart des monuments, un changement de type de pilier entre les différentes parties, par exemple à Saint-Denis et aux cathédrales de Troyes et de Clermont-Ferrand. Des piliers uniformes se retrouvent pourtant et curieusement surtout dans un groupe d'églises bourguignonnes, à Villeneuve-sur-Yonne, Montereau-fault-Yonne, Saint-Julien-du-Sault et à la cathédrale de Nevers — des monuments à dater des années 1240 — et aussi dans le chœur de la cathédrale de Tournai¹². Il reste pourtant une différence fondamentale entre ces églises et la cathédrale de Cologne : on essaya dans la cathédrale rhénane d'atteindre l'alignement parfait entre les colonnes engagées et les retombées des voûtes, afin que ces éléments ne soient plus distincts. Pour les autres églises mentionnées, par contre, la multitude des colonnes engagées

est si grande qu'elles restent isolées, sans vraiment correspondre aux parties supérieures, dont elles sont, en conséquence, séparées par des tailloirs articulés. De telles solutions ressemblent beaucoup à celles adoptées dans certaines églises romanes, en Normandie surtout, dans lesquelles le pilier est regardé comme une masse d'une plasticité articulée, sans relation avec les éléments structurels des voûtes.

Pourtant les églises mentionnées sont significatives du fait qu'on réfléchissait sur l'harmonisation entre les différents types de piliers, à plusieurs endroits et à un même moment, même si on arrivait à des solutions diverses. D'autant plus qu'il faut souligner la proximité des solutions atteintes à Saint-Martin-aux-Bois et à Cologne — même s'il n'y a pas de déambulatoire dans l'abbatiale picarde pour lequel une forme spécifique de piliers était indispensable. Ce parallèle n'est certainement pas aléatoire, car, comme je viens de le dire, les racines de l'architecture des deux monuments se trouvent à Beauvais et à Amiens, sans ignorer les formes plus modernes provenant du milieu parisien. Il faut donc admettre des liens de parenté très étroits entre les deux monuments, sans aller jusqu'à postuler le même architecte. Si l'on tient compte de ce que les projets de Cologne et de Saint-Martin-aux-Bois n'étaient pas déterminés dans les détails par le respect aux éléments déjà existants — comme à Amiens, où l'on observe une permanente modernisation des formes sans aller jusqu'à négliger l'homogénéité du monument — on est libre d'admettre que chaque architecte ingénieux et familier des tendances les plus modernes pouvait ériger soit Saint-Martin-aux-Bois soit Cologne.

Il reste d'autres questions. L'architecture particulière de la cathédrale de Cologne n'est-elle que la conséquence des tentatives structurelles menées en France vers 1240 et qui n'y étaient plus réalisées à grande échelle par manque d'occasion ? A-t-il fallu un monument aussi ambitieux que la cathédrale de Cologne pour que les tendances jusqu'alors différentes et parallèles du gothique français soient toutes reliées ensemble ? La réponse n'est pas facile et il semble que bien des recherches ultérieures restent à faire pour avancer vers une solution raisonnable du problème. Il serait nécessaire, par exemple, d'approfondir les études structurelles des édifices gothiques, comme l'a fait M. Wolff pour Cologne. Personnellement, je suis enclin à admettre que la cathédrale de Cologne n'était pas conçue comme la « somme » des cathédrales françaises, mais qu'elle était « simplement » leur successeur immédiat et conséquent, érigé dans un nouvel esprit d'esthétique architecturale dont Saint-Martin-aux-Bois est l'exemple le plus proche. En revanche, il existe plusieurs indices, à différents niveaux, montrant qu'on n'avait pas, à Cologne, l'idée d'une cathédrale gothique « à la française », dans toute sa complexité. Le niveau technique, concernant la stéréotomie, ne correspond ni aux édifices contemporains français, ni à la manière d'y arranger les différents types de vitraux — des grilles très claires et très modernes à côté d'un vitrail historié multicolore d'un style très différent¹³. Complètement étrange aussi, pour une cathédrale française, l'idée d'installer dans la couronne des chapelles rayonnantes une véritable nécropole monumentale d'évêques depuis longtemps défunts¹⁴. Pourtant, il semble certain que les commanditaires de Cologne eurent l'idée d'engager le meilleur architecte dessinateur, très familier des innovations françaises les plus récentes. Comme on s'occupait, à ce moment précis, très sérieusement des problèmes de la correspondance logique entre les supports, on trouva quelqu'un qui proposait la solution parfaite à ce problème posé par la nouvelle entreprise de Cologne¹⁵.

Il n'est certes pas facile de comparer la cathédrale de Cologne et l'abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois. Mais sans ignorer les différences dans l'échelle et dans le type, et en se limitant seulement à la juxtaposition des logiques structurelles si évidentes pour les deux églises, il n'y a pas d'autres monuments du treizième siècle qui soient, à cet égard, aussi proches.

Bruno KLEIN est professeur en histoire de l'art à la Technische Universität Dresden.

1. A. Dufeuil-Polidor, *Église abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois. Étude Architecturale*, mémoire de maîtrise sous la direction de Dany Sandron, Université Paris IV (Paris Sorbonne) 1997/98. A. Erlande-Brandenburg / A.-B. Erlande-Brandenburg, *Histoire de l'architecture française du Moyen Âge à la Renaissance (IV^e siècle - début XV^e siècle)*, Paris, Mengès / Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1995, p. 341-342. D. Kimpel / R. Suckale: *L'Architecture gothique en France 1130-1270*, traduit de l'allemand par Françoise Neu. Photographies d'Albert Hirmer et Irmgard Ernstmeier-Hirmer. Flammarion 1990 (Titre de l'édition originale: *Die gotische Architektur in Frankreich 1130-1270*, Hirmer Verlag, München 1985), pp. 431-434 et p. 537-38. M. Bideault / C. Lautier, *Île-de-France gothique I: Les églises de la vallée de l'Oise et du Beauvaisis*, Paris, Picard, 1987, p. 332-340. R. Branner, *St Louis and the Court Style in Gothic Architecture*, Zwemmer, Londres 1965, p. 73-74. J. Vergnet-Ruiz / J. Vanuxem, « L'église de l'abbaye Saint-Martin-aux-Bois », *Bulletin monumental* 103/1945, pp. 137-173. J. Vergnet-Ruiz, « L'église abbatiale de Saint-Martin-aux-Bois », (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de Clermont-en-Beauvaisis*), Senlis 1944. La thèse de Christopher H. Henige, *The Augustinian Abbey Church of Saint-Martin-aux-Bois*, Madison University, Wisconsin, 1997, ne m'a pas été accessible.

2. Les deux tours n'étaient pas des tours de façade dès l'origine, mais s'élevaient au milieu d'une nef dont les travées occidentales n'existent plus. Des illustrations, qui montrent encore l'ancien cloître, indiquent que celui-ci dépassait les parties occidentales de l'église actuelle de plusieurs mètres. On peut en conclure que l'église elle-même avait à l'origine trois travées occidentales de plus. L'actuel mur occidental n'est donc probablement que le résultat d'une réparation due aux dégâts dont l'église souffrira pendant la guerre de Cent Ans. Voir : M. Bideault / C. Lautier, *op. cit.*, pp. 332-333. Pourtant il faut poser la question de savoir si une ancienne façade occidentale du XIII^e siècle fut détruite pendant la Guerre de Cent Ans ou si ces parties ne furent jamais achevées. Voir A. Dufeuil-Polidor, *op. cit.*, pp. 14 et 52.

3. Par la suite, je me bornerai à l'analyse de la structure des piliers et du mur ; tous les autres motifs ont été traités en détail par Bideault / Lautier et Dufeuil-Polidor, *op. cit.*

4. Kimpel / Suckale, *op. cit.*

5. Par exemple Bideault / Lautier, *op. cit.*, pp. 336-7, où la relation entre la largeur des fenêtres et les formerets est d'ailleurs très bien observée : « ... un souci de sobriété dans le refus de donner toute l'extension possible à la baie dont la composition et l'ornementation sont simplifiées. Ce caractère est renforcé à Saint-Martin par l'absence de mouluration torique et par la platitude de l'appui de la baie. »

6. Sans oublier qu'il existe à Saint-Martin-aux-Bois une travée un peu « indécise » entre les deux systèmes structurels (fig. 6). La première travée de l'abside montre à l'ouest le prolongement du mur mince du vaisseau central voisin. Pourtant il y a dans le remplage des fenêtres des éléments toriques : cela s'explique par le rôle intermédiaire joué par cette travée

entre parties droites et polygonales ; elle est d'une part adaptée aux murs de la nef, d'autre part à ceux de l'abside.

7. Bideault / Lautier, *op. cit.*, p. 21 et pp. 339-40.

8. Il n'y a pas de doute sur la datation de Cologne : la cathédrale fut commencée en 1248, mais son plan n'était pas arrêté avant avril 1246. En revanche, les dates de Saint-Martin-aux-Bois sont inconnues. La recherche actuelle tend à suggérer que la construction commença vers 1245, ainsi Dufeuil-Polidor, *op. cit.*, p. 100, et Branner, *op. cit.* pp. 73-74. Bideault / Lautier, *op. cit.* p. 339, admettent le début des travaux vers la fin des années 1240, Erlande-Brandenburg, *op. cit.*, p. 341-42, propose une date vers 1250. Il semble donc que Saint-Martin-aux-Bois et Cologne aient été commencées parallèlement.

9. A. Wolff, « Die vollkommene Kathedrale. Der Kölner Dom und die Kathedralen der Ile-de-France », *Dombau und Theologie im mittelalterlichen Köln. Festschrift zur Grundsteinlegung des Kölner Domes und zum 65. Geburtstag von Joachim Kardinal Meisner 1998*, éd. par L. Honnefelder, N. Trippen et A. Wolff, Verlag Kölner Dom, Cologne, 1998, pp. 15-47.

10. P. Kurmann, « Französischer als in Frankreich : Zur Architektur und Skulptur der Kathedrale von León », C. Freigang (éd.), *Gotische Architektur in Spanien / La arquitectura gótica en España* (ARS IBERICA 4), Madrid, Iberoamericana, Francfort, Vervuert, 1999, pp. 105-117.

11. G. Schelbert, « Die Chorgrundrisse der Kathedralen von Köln und Amiens », *Kölner Domblatt. Jahrbuch des Zentral-Dombau-Vereins*, 62/1997, pp. 85-110.

12. Et plus tard dans le chœur de la cathédrale d'Évreux.

13. L'ensemble des vitraux du déambulatoire de Cologne était, à l'origine, légèrement hétérogène. Un seul vitrail historié, très coloré et dans un style roman tardif rhénan, se trouvait au milieu de la chapelle axiale. Tous les autres vitraux étaient en grisaille. Il ne semble pas probable que ce dernier fait résulte, dans une des plus grandes cathédrales jamais construites, de la modestie ; il y eut plutôt des raisons esthétiques. On peut donc admettre que l'usage exclusif des vitraux en grisaille à Saint-Martin-aux-Bois y fût aussi basé sur les mêmes motifs qu'à Cologne. Il est difficile de voir dans l'absence de vitraux colorés l'expression de la modestie des augustins de cette abbaye.

Pour les vitraux de Cologne, voir U. Brinkmann / R. Lauer, « Die mittelalterlichen Glasfenster des Kölner Domchores », *Himmelslicht. Europäische Glasmalerei im Jahrhundert des Kölner Dombaus (1248-1349)*, catalogue de l'exposition à Cologne, Schnütgen-Museum, éd. par H. Westermann-Angerhausen, Cologne 1998, pp. 23-33. H. Rode, *Die mittelalterlichen Glasmalereien des Kölner Domes* (CVMA Deutschland IV, 1), Berlin 1974.

14. R. Lauer, « Bildprogramme des Kölner Domchores vom 13. bis 15. Jahrhundert », *Dombau und Theologie im mittelalterlichen Köln. Festschrift zur Grundsteinlegung des Kölner Domes und zum 65. Geburtstag von Joachim Kardinal Meisner 1998*, éd. par L. Honnefelder,

N. Trippen et A. Wolff, Verlag Kölner Dom, Cologne, 1998, pp. 15-47.

15. Il n'est pas à exclure que les commanditaires de Cologne, donc le chapitre de la cathédrale, étaient déjà sensibilisés à ce détail car on remarque une alternance semblable entre piliers forts et faibles en Allemagne déjà dans l'église Notre-Dame de Trèves, commencée vers les années 1230, donc peu avant la cathédrale de Cologne. À Trèves, l'architecte combina

les piliers cantonnés de la croisée aux simples piliers cylindriques des arcades. La construction de l'église Notre-Dame de Trèves, sorte d'incunable de l'architecture gothique dans l'Empire, n'échappa certainement pas aux membres du chapitre de Cologne, car l'église appartenait au complexe des bâtiments de la cathédrale archiépiscopale de Trèves. Les archévêques de Trèves et de Cologne furent de sérieux concurrents pendant tout le Moyen Âge.